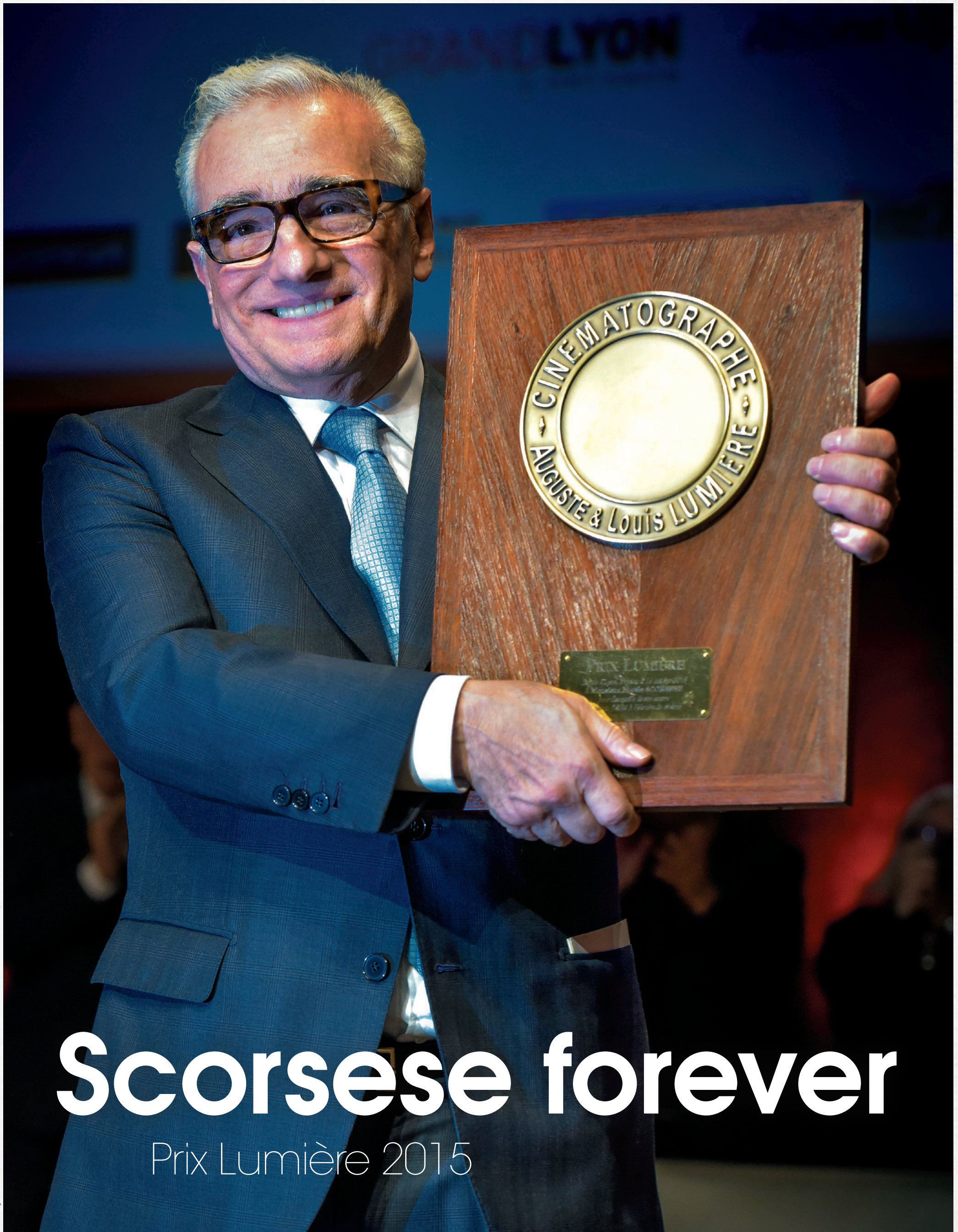


LUMIÈRE 2015 LE JOURNAL #06

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 17 OCTOBRE



Scorsese forever

Prix Lumière 2015



« Je ne sais pas si
je vais survivre à ça.
C'est très émouvant pour
moi, d'être ici ce soir, et
de recevoir cet hommage
dans la ville où tout a
commencé, où
le cinéma est né. »



Ils ont été nombreux à témoigner leur admiration. La benjamine de la soirée, Camélia Jordana a réinterprété *New York New York* sur un mode intimiste et délicat, au tempo ralenti. Retenu par un tournage, son acteur fétiche Robert De Niro a envoyé un message de sympathie. Quelques films Lumière restaurés et bourrés de poésie, tournés à Istanbul, New York ou Paris, ont été projetés sur l'écran géant avant d'être offerts au cinéaste, grand collectionneur de films, dans leur boîte. Le cinéaste iranien Abbas Kiarostami, lui a dédié « *Mercy Marty* », une parade amoureuse de deux chevaux sous la neige, puis le compositeur Jean-Michel Bernard, qui a écrit une partition pour son film *Hugo Cabret* (2011), a joué au piano des musiques de ses bandes originales. « *Jamais je n'ai eu un partenaire aussi généreux et aussi balèze* », a lancé l'acteur François Cluzet, évoquant quelques souvenirs de tournage d'*Autour de minuit*, le film de Bertrand Tavernier où Scorsese joue l'impresario new-yorkais névrosé, au débit de mitraillette, d'un jazzmen, interprété par Dexter Gordon. Jane Birkin, très émue, a chanté le thème de *Casa Blanca*, *As time goes by*. Enfin, le public lyonnais a longuement ovationné le cinéaste, à qui l'actrice Salma Hayek a remis le Prix Lumière 2015, avant d'entamer un karaoké géant, sur le *New York New York* de Liza Minnelli.

MASTER CLASS

Un désir de tourner intact

« Combien de films ferai-je dans les 25 ans qui viennent ? Autant que possible ! », a déclaré le cinéaste lors de la master class très attendue qu'il a donnée vendredi au théâtre des Célestins, devant un chaleureux public.

I tournera à nouveau avec Robert De Niro très bientôt. A cette annonce, un frémissement a parcouru la salle et des applaudissements ont retenti. Le comédien auquel il a donné des rôles cultes dans *Mean Streets*, *Taxi Driver*, *New York, New York*, *Raging Bull*, *La valse des pantins*, *Les Affranchis*, *Les nerfs à vifs* et enfin *Casino*, n'a pas tourné avec lui depuis 1995. « Cela s'appellera *The Irishman* (L'Irlandais). Nous en sommes à regarder les compatibilités de nos emplois du temps, Robert et moi. Et aussi, nous sommes à la recherche de financements », a-t-il expliqué. « C'est difficile, de financer un film réalisé par Martin Scorsese, avec Robert De Niro ? » lui demande, incrédule, le directeur de Lumière, Thierry Frémaux, lors de cette causerie devant un public très attentif. « C'est toujours la même chose, si vos films gagnent de l'argent vous pouvez en faire d'autres. Mais une fois que vous adhérez à un sujet, il faut que vous trouviez d'autres gens qui vous aident à faire le film », a répondu le réalisateur. « Si vous ne voulez faire que ce qui vous intéresse vous seul, avec une bande d'amis... vous ne trouvez pas d'argent », a-t-il expliqué. Quant à son prochain film, *Silence*, qui sortira l'an prochain en salles et lui tient tant à cœur, il a été très long à préparer, a précisé Scorsese. « J'ai mis beaucoup de temps à écrire le scénario, cela m'a pris environ dix ans, mais aussi très longtemps pour avoir les droits du livre. Quand on a tourné le film l'an dernier, nous n'étions pas encore sûrs d'être venus à bout de toutes ces tracasseries juridiques », a-t-il expliqué. Adapté d'un roman de Shusaku Endo, ce long métrage avec Liam Neeson, Adam River et Andrew Garfield, est un drame historique qui relate la vie de deux prêtres jésuites dans le Japon du 17^e siècle, qui a interdit le christianisme. « Ce n'est qu'après *Hugo Cabret* », sorti en 2011, « que nous avons su que nous pourrions le faire, bien sûr pas avec le même type de budget que *Le Loup de Wall Street* ou *Hugo Cabret* », a déclaré le cinéaste. Un extrait survolté de *Vinyl*, la mini-série réalisée

« Je vais bientôt
avoir 73 ans et
quand je regarde mon
parcours personnel,
il y a quelque chose
de l'ordre de la survie
mais j'y ai laissé des
plumes »



pour la chaîne HBO et qui sera diffusée sur OCS l'an prochain, à la bande son rock'n roll endiablée, a été diffusé. Celle-ci dépeint le milieu des labels de musique indépendants dans le New York des années 70. « bourré de sexe, de cocaïne, de fric », a-t-il souligné. « On travaille sur ce projet avec Mick Jagger depuis 1998. A l'origine cela devait être un long métrage de cinéma et finalement, ça s'est transformé en une série », a-t-il précisé. Se sent-il comme un « survivant » de cette époque révolue, en faisant le bilan des décennies écoulées, lui demande Thierry Frémaux. « Je vais bientôt avoir 73 ans et quand je regarde mon parcours personnel, il y a quelque chose de l'ordre de la survie mais j'y ai laissé des plumes », a répondu Scorsese. « Cela m'a coûté cher, au niveau personnel, sur le plan de la santé, mais je suis là. J'ai toujours maintenu ce désir de faire des films et par bonheur, j'ai eu la chance de conserver des liens avec des personnes qui voulaient que je fasse des films avec eux », a-t-il expliqué. « Cet accompagnement-là m'a permis de continuer à faire des films malgré des périodes de traversées du désert ». Entre *La Valse des Pantins*, qui fut un échec commercial en 1982 et *La couleur de l'argent* en 1986, « ça a été absolument atroce, très très dur, mais j'ai quand même réussi à rebondir et à garder en moi intact ce désir, qui m'a permis d'enchaîner coûte que coûte les films », a expliqué le cinéaste. Aujourd'hui, Scorsese travaille principalement chez lui et sort très peu, a-t-il dit. « Ma fille Francesca peut en témoigner, on est toujours un peu dans notre bulle à la maison », a poursuivi Scorsese, dont l'épouse Helen et la fille âgée de 15 ans, étaient dans la salle. « Donc les occasions telles que le festival Lumière me permettent de revoir des gens qui me sont chers, car je manque de temps ». Sa légendaire boulimie de projets n'est en tout cas pas près de s'arrêter. « Combien de films ferai-je dans les 25 ans qui viennent ? Autant que possible ! », a-t-il lancé au public, déclenchant un tonnerre d'applaudissements.

Femmes entre elles



Dans un festival – c’est le jeu – les films se dressent les uns contre les autres. Disons plutôt, les uns avec les autres. L’autre jour à l’Institut Lumière, un spectateur taquinait sa voisine : « *Aujourd’hui, qu’est-ce que vous avez pris... Les femmes n’avaient vraiment pas le beau rôle !* » La voisine en convenait poliment tout en tempérant un petit peu les choses. Tout a commencé avec *David Golder* de Julien Duvivier (Petit choc cinématographique de 1931 adapté d’un roman d’Irène Némirovsky), lente agonie d’un homme d’affaires. Ici, ce sont les femmes qui poussent le protagoniste vers l’abîme. Son épouse et sa fille dépensent sans compter pour garder un semblant de dignité, vivent dans une fête perpétuelle pour oublier que sans « lui », elles ne sont rien. Tristes sorts.



Puis, ce fut *Le journal d’une femme en blanc*, film de 1965 où Claude Autant-Lara s’attaquait au brûlant sujet de la contraception. Marie-José Nat en blouse blanche tente de sauver une jeune innocente coupable de ne pas avoir voulu un enfant tout de suite. Ensemble, elles résistent. Mais dans cette fiction d’avant 68, ce sont les hommes qui finalement décident. Les femmes sont obligées de s’effacer : la mort pour l’une, la vie ailleurs pour l’autre. Le sort s’acharne.



Et puis, Chantal Akerman est venue renverser les choses. *Je, tu, il, elle* date de 1976. C’est l’histoire d’une fille seule (le « *je* » du titre, c’est elle, Chantal Akerman joue elle-même le jeu) qui ne sort plus de son appartement, mange du sucre et tente de recoller les morceaux d’un amour perdu (le « *tu* » c’est cet amant dont l’absence la tue à petit feu). Quand « *Je* » sort enfin, elle croise « *il* », un camionneur viril (Niels Arestrup tout jeunot et très beau !) avant de faire l’amour avec « *elle* », la belle maîtresse qui lui demande « *de partir au petit matin* ». Dans cette mécanique de l’enfermement qui préfigure l’oeuvre maîtresse, *Jeanne Dielman, 23, quai du commerce, 1080 Bruxelles*, Chantal Akerman filmait autant une libération, qu’une émancipation. « *Je* » est là, dans tous ses états, mais fait ce qui lui plaît. La femme n’est pas forcément l’avenir de l’homme, elle est simplement libre et décidée. Le « *je* », c’est il ou elle. À égalité.

BLOG

Talking To Scorsese, l’actualité du festival vue par de jeunes journalistes

Talking To Scorsese est un blog dédié au festival Lumière. Tous les jours, une dizaine d’apprentis journalistes de Sciences Po Lyon propose aux festivaliers et à tous les cinéphiles des critiques de films, des interviews, des reportages, des photos insolites... Une rubrique revient sur la filmographie exceptionnelle de Martin Scorsese.

Retrouvez le blog sur www.talkingtoscorsese.wordpress.com ou sur Twitter [#TalkingToScorsese](https://twitter.com/TalkingToScorsese)

CAUSTIQUE



Jean Yanne dans le texte (Rire amer)

L’histoire du cinéma retiendra sans doute l’acteur, celle de France plus sûrement l’amuseur. Jean Yanne se révéla être un excellent comédien lorsqu’il fut, entre autres, dirigé par Godard (*Week-end*), Chabrol (*Que la bête meure*, *Le Boucher*), Pialat (*Nous ne vieillirons pas ensemble*), Audiard (*Regarde les hommes tomber*) ou Benoît Jacquot (*Adolphe*). Mais c’est le clown presque triste, celui de ses propres films ou la « grosse tête » qui distilla ses bons mots et ses blagues sur les ondes radiophoniques entre 1977 et 2000, qui a marqué le grand public.

Quatre millions d’entrées pour *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*. Pour son premier film comme réalisateur, scénariste (avec Gérard Sire) et dialoguiste, Jean Yanne avait cassé la baraque, en 1972. Puis, pendant dix ans, ses longs métrages aux titres définitifs, *Moi y’en a vouloir des sous* (1973), *Les Chinois à Paris* (1974), *Chobizenesse* (1975), *Je te tiens tu me tiens par la barbe* (1978) et *Deux heures moins le quart avant Jésus-Christ* (1982) ont fait rire la France. Le dernier un peu moins : *Liberté égalité choucroute* (1984) fut un échec commercial retentissant et mit fin à sa carrière de metteur en scène. Une décennie, donc, pendant laquelle l’humour de l’ancien journaliste passé par les cabarets fit mouche. Parce qu’il répondait, bien sûr, à l’humeur du pays : Mai 1968 était vite devenu une illusion sans avenir par les bons soins du gaullisme et du parti communiste, les Trente glorieuses tombaient en panne sèche avec la crise pétrolière que symbolisait l’embargo prononcé par les pays arabes membre de l’OPEP (1973), la modernité pompidolienne découvrait le chômage qui ne cesserait d’augmenter dans la France giscardienne, le Programme commun de la gauche avait fait long feu (1972-77). Pas vraiment de quoi rêver – déjà –, surtout lorsque le « *Changer la vie* » promis par les socialistes avant leur victoire de 1981 quitta la route, deux ans plus tard, dans le « *tournant de la rigueur* ». La France de Louis de Funès qui avait ri avec bon cœur et optimisme, devenait inquiète et amère.

Et Jean Yanne lui ressemblait : il n’aimait pas le capitalisme, encore moins les communistes, les syndicalistes et les gauchistes revenus du maoïsme. Il brocardait les politiciens traditionnels, leurs compromissions comme leur impuissance, mais tournait en ridicule les « hippies », les écolos et les féministes. Il raillait la télévision, la publicité, la marchandisation du spectacle, mais se montrait sans pitié pour le théâtre subventionné et les spectacles d’avant-garde. Il ridiculisait tout ce qui est étranger – chinois, américain, arabe – mais se montrait féroce vis-à-vis des Français. De

« *Le rire et la colère c’est pareil, la seule différence est dans le traitement du sujet* »

film en film, presque toujours entouré de la même troupe d’acteurs (Michel Serrault, Bernard Blier, Daniel Prévost, Jacques François, Mimi Coutelier, Ginette Garcin...), il tira sur à peu près tout et promena son personnage désenchanté, voire cynique : « *Le rire et la colère c’est pareil, la seule différence est dans le traitement du sujet* », disait-il, et ses sarcasmes « *d’anarchiste de droite* » – genre qui s’est toujours bien porté chez nous – soulageaient les déçus et les rancœurs de nos pères.



MACHO

Emilio « El Indio » Fernández : un sacré pistolero

Sa maison donne la (dé)mesure du personnage qu’il était. Dans le quartier colonial de Coyoacán, au sud de Mexico, à quelques pas de la demeure de Frida Kahlo et de celle qu’occupa Léon Trotsky, une immense bâtisse en pierres de lave, tient de la forteresse, de l’église et de l’hacienda. Chaque pièce ou presque est grande comme une salle de bal. C’est ici qu’Emilio Fernández tourna la plupart des quarante-trois films qu’il mit en scène entre 1942 et 1979, dont plusieurs scènes d’*Enamorada* que propose le festival Lumière.

de vingt-cinq ans de moins que lui, Columba Dominguez, mais assura que l’amour de sa vie était Olivia de Havilland qu’il ne rencontra pourtant jamais (il fit néanmoins donner son nom à la rue qui mène à sa maison, « *Dulce Oliva* », Douce Olivia)... Personnage irrésistible, macho énorme, patriote ombrageux, mari infidèle qui exigeait de ses innombrables « *femmes* » pureté et chasteté, il était toujours armé de son revolver dont il menaça des techniciens, un critique trop peu enthousiaste – le blessant aux testicules – ou les animaux domestiques de sa fille. Condamné à la prison pour le meurtre d’un paysan en 1976 – légitime défense, ont dit certains –, aussi excessif dans la fête que dans la déprime, Emilio Fernández fut un sacré pistolero.

Mais il fut avant tout un très grand réalisateur de l’Age d’or du cinéma mexicain. Marqué, comme beaucoup dans son pays, par l’esthétique d’Eisenstein qui était venu tourner *¡Qué viva México!* (1930-1932), il l’était aussi par les peintres muralistes comme Diego Rivera, José Clemente Orozco ou David Alfaro Siqueiros. Il travailla avec Gabriel Figueroa, le plus grand chef opérateur du pays, l’un des plus importants du cinéma mondial, qui tourna d’abord avec Howard Hawks, Luis Buñuel, John Ford ou John Huston. Emilio Fernández et Gabriel Figueroa réalisèrent vingt-cinq films ensemble entre 1942 et 1958 et c’est ce dernier qui tint la caméra pour *Enamorada*. Des cadrages dignes d’un peintre (Diego Rivera surnommait Figueroa le « *quatrième muraliste* »), un noir et blanc tour à tour sensuel, sentimental, dramatique voire *politique*. Fernandez et Figueroa contribuèrent largement à développer l’image(rie) nationale du Mexique d’après la révolution. Il y a toujours, dans ses films, ces portraits de femmes au caractère bien trempé,

fortes, qu’elles soient paysannes, « *soldaderas* » (femmes-soldats) prostituées ou maîtresses d’école. Il y a toujours ce souci de la dignité de « *ceux d’en bas* » (los de abajo). Le déclin d’El Indio comme réalisateur accompagna l’éclipse du cinéma mexicain entamée dans les années 1960 et qui se prolongea jusqu’aux années 2000. Il fit encore l’acteur dans de nombreux films mexicains ou hollywoodiens, réalisa jusqu’en 1979, mais ne cessa de remâcher sa gloire enfuie. Sa dernière apparition au cinéma fut un petit rôle dans *Pirates* (1986), de Roman Polanski. Mort le 6 août 1986 à Acapulco, c’est en 2013 qu’il a retrouvé son immense maison de Coyoacán.

SÉANCES À VENIR

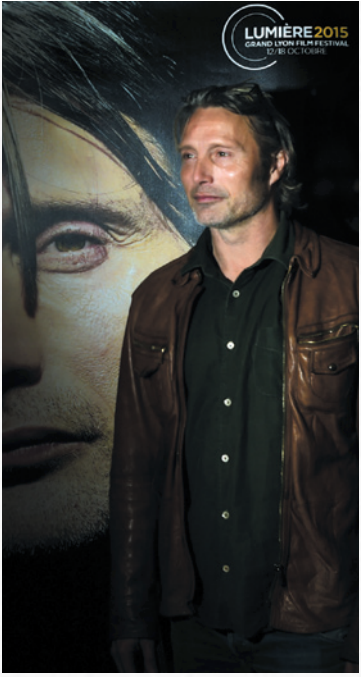


Double destinée de Roberto Gavaldón
› CNP Bellecour, samedi à 22h
En présence de Pascal Thomas

Enamorada d’Emilio Fernández
› CNP Bellecour, dimanche à 14h30

Maison de rendez-vous d’Alberto Gout
› CNP Bellecour, samedi à 15h
› CNP Bellecour, dimanche à 17h15

Macario (Le Destin) de Roberto Gavaldón
› CNP Bellecour, samedi à 17h45
En présence de Delphine Gleize



© Olivier Dumas



© Bastien Sanguier



© Bastien Sanguier



Après la comédie américaine, la science-fiction, musique et cinéma, les Monty Python et la Nuit Alien l'an dernier, le cinéma de genre reprend ses quartiers à la Halle Tony Garnier.

Réalisateur du cultissime long métrage *La cité de la peur*, dans lequel les projectionnistes d'un film dénommé *Red is dead* meurent les uns après les autres dans d'étranges circonstances, Alain Chabat présente cette année à Lumière La nuit de la peur. Une programmation exceptionnelle, avec quatre longs métrages signés par des maîtres de l'épouvante. Parasites extraterrestres, zombies, esprits et démons vont peupler la Halle, tout au long d'une nuit rythmée aussi par de nombreux extraits et avant-programmes. Un marathon cinéophile au cours duquel on peut faire une pause en piquant un mini somme, grâce à un dortoir aménagé derrière l'écran. Avec, au petit matin, le traditionnel petit déjeuner offert à tous les spectateurs.

- **NUIT DE LA PEUR**
Halle Tony Garnier, samedi de 21h à l'aube
- The Thing* de John Carpenter
INTERDIT AUX MOINS DE 12 ANS
- La Nuit des morts-vivants* de George A. Romero
INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS
- Insidious* de James Wan
INTERDIT AUX MOINS DE 12 ANS
- Evil Dead* de Sam Raimi
INTERDIT AUX MOINS DE 12 ANS
- Films projetés en VOST

ZEN

Gentleman Mads

L'acteur danois a fait salle comble hier. Il a parlé de son métier avec un vrai talent de conteur. Choses vues et entendues.

Hannibal ne mord pas. On a rarement rencontré « méchant » plus gentil. Mads Mikkelsen est un prince. Danois bien sûr. Une crème de bonhomme venu à Lyon pour rendre une partie de ce que le public lui donne. C'était patent jeudi après-midi au Comédie Odéon, décor de sa master class. Il a d'ailleurs récusé d'entrée l'appellation. « *Restons simples, il n'y a pas de master ici. On va se faire une bonne séance de questions-réponses et ce sera parfait* ». L'échange a débuté par un extrait de film, *Bleeder* (1999) : son deuxième long-métrage sous la direction de Nicolas Winding Refn. La scène, plutôt atypique, car comique, montre un tout jeune Mads accueillir un client dans le vidéoclub qu'il tient. « *On a de tout, Fellini, Buñuel, Scorsese, Tarantino. On a du porno aussi* ». L'acteur sourit en revoyant ce morceau de singulière bravoure verbale. « *A l'époque, je me souviens avoir vu jusqu'à cinq films par jour parmi tous ceux que Nicolas me conseillait. Le personnage que je jouais, ce cinéophile compulsif, c'était lui dans la vie. Le rencontrer a été un coup de chance. Après le succès de Pusher, il m'a été facile de trouver du travail* ». Il se souvient, amusé, que pour entrer dans le rôle de la parfaite petite frappe il s'était rasé les cheveux et fait poser des tatouages. « *Quand j'emmenais mes enfants à l'école, les autres parents changeaient de trottoir !* » Fils d'une infirmière et d'un employé de banque, Mads Mikkelsen a grandi dans un milieu où on allait peu au cinéma. Son premier souvenir d'émotion sur l'écran noir ? « *Tintin et les sept boules de cristal* ». Pas même un James Bond ? « *Quand j'ai passé les essais pour Casino Royale en 2005 je n'avais vu aucun des épisodes de la série. Alors j'ai menti au type du casting !* » Pourquoi lui propose-t-on si souvent des rôles de bad guy ? « *Probablement à cause de mon accent. Un méchant, ça parle avec un accent !* » Parmi les acteurs qui l'ont marqué, il fait preuve d'éclectisme : « *Buster Keaton et Bruce Lee* ». Et Gérard Depardieu ? « *Il jouait mon beau-père dans Dina (2002) on tournait au fin fond de la Norvège et il est arrivé avec 2000 bouteilles qui ont changé notre ordinaire. Et il connaissait son texte, croyez-moi* ». Beaucoup de jeunes sont dans la salle. Eux, c'est visiblement à travers la série *Hannibal* qu'ils ont appris à l'apprécier. La séance finie, il a pris un bon moment pour discuter avec chacun. En mode fétichiste, trois copines sont reparties avec les bouteilles d'eau dans lesquelles il avait bu sur scène. Une autre, lui a déclaré son admiration via twitter : « *J'ai rencontré Mads Mikkelsen. Je lui ai parlé, et il a même signé mon mot d'excuse. Ma vie est belle* ».

« *Restons simples, il n'y a pas de master ici.* »

FLASH BACK

Géraldine Chaplin, l'humour en héritage

Chaleureuse, taquine, généreuse et infiniment reconnaissante envers ceux qui ont accompagné sa carrière, l'actrice fétiche de Carlos Saura a fait une démonstration de bonne humeur sur la scène de la Comédie Odéon.



© Bastien Sanguier

S'appeler Chaplin et réussir à se faire un prénom. C'est ce qu'est parvenue à faire Géraldine, la « fille à Charlot » comme elle dit. L'accueil réservé à la comédienne vendredi matin, atteste d'une popularité jamais démentie au cours de cinquante ans d'une carrière débutée dans les bras d'Omar Sharif dans *Docteur Jivago* de David Lean. Elle était inconnue et accédait immédiatement à la notoriété. « *Mon père ne m'avait pas franchement encouragée à suivre ses pas* » confiait-elle. Il disait savoir « *la douleur que cela pourrait représenter pour moi* ». Il se trompait. A entendre parler ce petit bout de femme au regard si vif, on comprend qu'elle en a surtout tiré toutes sortes de plaisirs. « *Il faut de la chance pour exister dans ce métier et j'en ai toujours eu. Aujourd'hui je joue les grand-mères. Et cela me demande un énorme boulot. Ah ces rides !* ». Pour *Jivago*, tourné au milieu des années 60 dans la province de Castille, « *On a tourné 14 mois, par 45 degrés quand l'action était parfois située en hiver. La neige ? Des tonnes de poudre de marbre qui reflétaient les rayons du soleil. Et ajoutaient à la chaleur ambiante...* » En évoquant Omar Sharif, elle joint ses mains pour dire le partenaire délicieux qu'il fut. « *Tellement chaleureux. Et il aimait beaucoup les femmes...* » Un ange passe, brun, les yeux clairs et portant une spectaculaire moustache. Un jour l'attaché de presse de *Jivago* lui présenta un jeune réalisateur inconnu : Carlos Saura. Leur premier

« *Mon père ne m'avait pas franchement encouragée à suivre ses pas* »

film ? *Peppermint frappé*, qu'elle présente à Lyon. « *Je jouais deux femmes et je me souviens que le sous-texte était très érotique. La censure espagnole n'a rien vu. Je suis sûre qu'on aurait eu la Palme à Cannes si le festival n'avait pas été annulé par les manifestations de mai !* ». En 68, la projection cannoise est interrompue par d'autres cinéastes dont Polanski et Godard, qui se ruent sur le rideau. « *Avec Carlos, on tirait dans l'autre sens. J'ai même perdu une dent dans la bagarre. Et je crois bien que c'est Godard qui m'a frappée. En tout cas, j'aime bien croire que c'était lui* ». C'est dit avec un sourire qui laisse bien peu de place à la rancune. Lorsqu'elle énumère les huit films tournés avec Carlos Saura, arrivé à sept, elle cale. Le public l'aide d'une seule voix : « *Cria cuervos !* » La bande-annonce diffusée dans la foule (chanson générique comprise, *Porque te vas !*) remet le public dans l'ambiance si chargée de la mélancolie que le film véhicule encore. « *Je me souviens qu'Ana (Torrent) la petite du film me détestait* », dit en riant Géraldine. « *Devenue adulte, nous avons tourné de nouveau ensemble. Et chaque fois qu'on se voit, elle me demande "J'étais comment à l'époque du film ?" Mais je ne lui ai jamais dit combien elle m'avait rendu la vie infernale* ». Eclat de rire général. C'est la petite fille qu'elle fut qui parle. Une petite fille de 71 ans, dont le regard malicieux continue d'exprimer une envie folle de vivre sa vie à cent pour cent.

PROGRAMME DU SOIR

17.10 **NUITS LUMIÈRE #6**
DJ MCK

Plus d'informations sur **f** **NUITS LUMIÈRE**

4 quai Augagneur, Lyon 3e / Berges du Rhône

Entrée libre dans la limite des places disponibles

AU PROGRAMME DIMANCHE



La Valse des pantins de Martin Scorsese
En présence de Pascal Demolon

➤ Pathé Bellecour, 10h30



Bertha Boxcar de Martin Scorsese
En présence d'Aurélien Ferenzi

➤ Cinéma Comœdia, 14h15



Léon Morin prêtre de Jean-Pierre Melville
En présence de Régis Wargnier

➤ UGC Astoria, 14h15



Hugo Cabret 3D de Martin Scorsese (VF)
En présence de Radu Mihaileanu

➤ Pathé Vaise, 15h



Ratatouille de Brad Bird et Jan Pinkava (VF)
En présence de Claire Burger

➤ Ciné Aqueduc (Dardilly), 16h*

*Un cocktail-goûter inspiré de l'univers de *Ratatouille* sera proposé aux spectateurs à l'issue de la séance.



Conception graphique et réalisation : François Garnier
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet **Suivi éditorial** : Thierry Frémaux
Contributions : Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive),
Carlos Gomez (Mads Mikkelsen / Géraldine Chaplin),
Pierre Sorgue (Jean Yanne / Emilio Fernandez)

Imprimé en 4600 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org